

MARGUERITE YOURCENAR

de l'Académie française

Le tour de la prison

nrf

GALLIMARD

LE TOUR DE LA PRISON

Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir
fait au moins le tour de sa prison ?

L'Œuvre au Noir

NOTE DE L'ÉDITEUR

En avril 1983, Marguerite Yourcenar avait confié à son éditeur le projet d'un ouvrage qui devait être composé des récits de ses voyages, effectués au cours des quelques années précédentes ou seulement projetés. Le volume s'intitulerait *Le Tour de la prison*, en référence à la formule de Zénon, dans *L'Œuvre au Noir*.

Deux ans plus tard, elle précisait que serait incluse dans le recueil l'évocation des séjours au Canada et en Alaska, en Californie, en Égypte, au Japon, en Thaïlande, au Kenya, en Inde. Or, si quelques traces de ces voyages subsistent à travers les photographies recueillies dans *La Voix des choses* – photographies de Jerry Wilson qui accompagna l'écrivain à partir de 1980 –, il n'a pas été donné à Marguerite Yourcenar de mener le projet à son terme. Au cours de ces quatre années (1983-1987), la rédaction du troisième volume du *Labyrinthe du Monde*, *Quoi? L'Éternité*, les nombreux déplacements, la fatigue puis la maladie, ont largement entravé le développement de l'ouvrage.

Tel qu'il nous est parvenu, le manuscrit du *Tour de la prison* est constitué de quatorze textes, dont le dernier, intitulé « Les petits coins et les grands sites », demeure inachevé. Le recueil s'articule autour du voyage au Japon, où Marguerite

Yourcenar s'est rendue d'octobre à décembre 1982 : dix textes, tour à tour récit et réflexion, auxquels s'ajoutent une évocation de San Francisco (« Bleue, blanche, rose, gaie »), deux relations de voyage vers le Canada et l'Alaska (« D'un océan à l'autre » et « L'Italienne à Alger »), ainsi qu'une croisière vers l'archipel d'Hawaii (« L'air et l'eau éternels »). En fin de volume, il a semblé opportun de faire figurer la conférence que Marguerite Yourcenar a prononcée à Tôkyô, le 26 octobre 1982, et qu'elle a intitulée « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps ».

Marguerite Yourcenar a déterminé elle-même l'ordonnement de ce manuscrit, auquel elle a apporté des corrections à plusieurs reprises. Certaines d'entre elles n'ont pu être déchiffrées; nous leur avons alors substitué la première version du texte. Certains termes, évocations d'œuvres ou d'auteurs, appelaient des éclaircissements : ceux-ci sont donnés en notes. Le lecteur pourra s'y reporter en fin de volume.

Au fil du texte apparaissent quelques néologismes – Marguerite Yourcenar en avait l'usage, et puisqu'ils ne nuisent pas à la compréhension du récit, il nous a semblé souhaitable de les conserver.

Enfin, grâce à la relecture attentive de deux spécialistes, René de Ceccatty et Ryôji Nakamura, la graphie des termes japonais a été systématiquement révisée pour la mettre en accord avec la transcription désormais officielle.

I

BASHÔ SUR LA ROUTE¹

Le jour et la nuit sont les voyageurs de l'éternité... Ceux qui pilotent un bac ou mènent tous les jours leur cheval aux champs jusqu'à ce qu'ils succombent sous la vieillesse voyagent aussi continuellement. Bien des hommes de l'ancien temps sont morts sur les routes. J'ai été tenté à mon tour par le vent qui déplace les nuages, et pris du désir de voyager aussi².

Ainsi parlait, vers la fin du xvii^e siècle, le poète japonais Bashô errant dans les provinces du Nord sur ses minces sandales de paille (que de sandales usées et laissées au bord de la route au cours d'un tel voyage!), coiffé du cône de vannerie qui est encore aujourd'hui le couvre-chef des moines errants et des pèlerins. Il visite en route le temple Chûson et son sanctuaire tout en or peuplé de statues du même métal, qui écarquillent encore aujourd'hui les yeux des pèlerins et les font rêver aux splendeurs de la Terre Pure³. Les mines de la région avaient alimenté les lointaines splendeurs des *Fujiwara*; épuisées depuis des siècles, leur mirage hantait encore Christophe Colomb, dont *Cipango* (c'est-à-dire le Japon) était l'un des buts, qu'il crut d'abord trouver dans la mer Caraïbe. Il ne se trompait que d'un océan. Les vêtements de gala que l'amiral avait emportés en vue d'une hypothétique

rencontre avec l'Empereur, le Grand Daimyô, comme on disait alors, ou le Grand Dairi, n'eurent pas à servir. Mais ces mines surannées et ces navigateurs venus d'outre-mer, dont probablement il ignore à peu près tout, n'intéressent pas Bashô, qui vit peut-être plus que tout homme dans l'éternité de l'instant.

Non qu'il dédaigne le passé : un poète si à l'aise dans l'instantané ne peut que tenir compte de ces millions d'instantanés déjà vécus et qui restent présents tant qu'un souvenir ou un effet en subsiste. Près de Hiraizumi, il médite à l'endroit où le plus aimé des jeunes héros médiévaux du Japon, Yoshitsune ⁴, pourchassé par un frère ingrat qui lui dut son accession au pouvoir, se réfugia, mais fut trahi par les fils de son protecteur, sitôt les rites funèbres pour leur père mort accomplis. Ici même, devant sa demeure assiégée par l'ennemi, son intrépide écuyer, l'énorme Benkei, ancien moine quelque peu brigand, est mort debout, transpercé de flèches, soutenu par sa solide armure, gardant encore formidablement le seuil pour permettre à son prince d'accomplir au-dedans son suicide. Belle histoire, qui a inspiré bien des chanteurs de ballades depuis le Moyen Âge, et Bashô lui-même rencontrera sur sa route au moins un de ces chanteurs aveugles. Mais le poète ne retient de cet héroïsme et de cette fidélité farouche qu'une essence : il rêve au bord d'un pré où s'agitent doucement les hautes tiges du *susuki*, ces grandes herbes pliantes et tremblantes qui d'un bout à l'autre du Japon palpitent l'été le long des routes :

Les herbes de l'été :
Voici tout ce qui reste
Des rêves de guerriers morts ⁵.

Cet homme ambulant, qui a intitulé l'un de ses essais « Souvenirs d'un squelette exposé aux intempéries⁶ », voyage moins pour s'instruire ou s'émouvoir que pour subir. Subir est une faculté japonaise, poussée parfois jusqu'au masochisme, mais l'émotion et la connaissance chez Bashô naissent de cette soumission à l'événement ou à l'incident. La pluie, le vent, les longues marches, les ascensions sur les sentiers gelés des montagnes, les gîtes de hasard, comme celui de l'octroi à Shitomae, où il partage une pièce au plancher de terre battue avec un cheval qui urine toute la nuit, et où les poux le dévorent jusqu'au petit matin; ou encore cette auberge où les murmures de deux courtisanes et d'un vieillard l'empêchent de dormir, agacé peut-être, ou peut-être squelette encore sujet au désir. Ce qu'il retient, c'est qu'un même toit a abrité ces personnes si diverses, parmi les mêmes buissons et sous la même lune⁷. La vue de la pêche aux cormorans lui fait peine. Peine pour les poissons dévorés, peine pour les grands oiseaux frustrés dégorgeant de force les poissons sanglants, ou peine pour nous tous? Dans une crique, des pêcheurs ont disposé des pots où ils prennent les poulpes; enclos entre les parois de leur prison, ils font « un court rêve » avant d'être dépecés pour servir de nourriture; un cheval arrache une à une, pour s'en repaître, les fleurs d'un arbuste. À Matsushima, devant le grand paysage de rochers et d'îlots non encore pollués de son temps, les mots lui manquent pour aller au-delà des mots: il compose le traditionnel poème de dix-sept syllabes en faisant suivre le nom de la baie d'une série d'exclamations: « Oh, Oh, Matsushima, oh, oh... » Le procédé n'est pas absurde pour un poète qui voit surtout dans les sons la ponctuation du silence. Le plus illustre de ses *haïku* se contente d'évoquer le *ploff* de la grenouille dans l'étang, qui accroît encore, en l'interrompant un instant, cette liquide, cette muette sérénité.

Comme tout voyageur parti pour longtemps, il traîne du bagage : vêtement de rechange, plus chaud ou plus léger au contraire, médecines, outils de son métier (le sien est d'être poète, et donc aussi peintre), sans compter ces objets dont on s'embarrasse parce qu'un ami nous les a donnés ou parce qu'ils servent peut-être à nous prouver notre identité. Son bagage à lui pèse tout entier sur ses maigres épaules. Il énumère un manteau contre le froid des nuits, mais dont le poids le fait suer au soleil, un kimono de coton pour le repos qui suit le bain bouillant, délice de sa race, auquel un ascète même ne renonce pas, une de ces capes de paille pour la pluie qui font ressembler leur porteur à une meule de riz en marche, de l'encre, des pinceaux, et tout ce qu'il faut pour écrire, et finalement des cadeaux reçus à la veille du départ, qu'il n'a pas osé refuser et n'a pas non plus le cœur d'abandonner sur la route. Cet homme en marche sur la terre qui tourne (mais sait-il qu'elle tourne ? En somme, il importe peu) est aussi comme nous tous en marche au-dedans de lui-même : les données enregistrées à l'intérieur de son cerveau, et qui de jour en jour croissent, s'estompent, ou se modifient du fait d'impressions nouvelles ; les entrailles qui bougent dans son ventre comme les spirales des nébuleuses – il mourra de maux d'entrailles – ; le sang qui coule ou stagne dans ses veines d'homme déjà sur l'âge. Voyages superposés les uns aux autres. La dernière étape fut Ôsaka, où rien encore ne faisait prévoir la grande ville dure et américanisée d'aujourd'hui. Une dysenterie d'automne l'emporta. On attendait avec une certaine avidité le poème traditionnel des derniers moments, mais Bashô avait dit depuis plusieurs années déjà que tous ses poèmes étaient des poèmes de derniers moments.

On ne voit pas deux fois le même cerisier, ni la même

lune découpant un pin. Tout moment est dernier, parce qu'il est unique. Chez le voyageur, cette perception s'aiguise par l'absence des routines fallacieusement rassurantes propres au sédentaire, qui font croire que l'existence pour un temps restera ce qu'elle est. La nuit d'avant sa mort, Bashô griffonna quelques lignes inachevées qui n'étaient pas à proprement parler le rituel « dernier poème » ; mais ses disciples déçus durent s'en contenter. Il s'y montrait errant en rêve sur une lande automnale. Le voyage continuait.

L'amitié jalonne la route. C'est pour accomplir un pèlerinage à l'intention de l'âme d'un jeune seigneur dont il avait été le condisciple et l'ami que Bashô s'est mis en marche pour la première fois. C'est chez une amie, nonne-poète, que se terminera à Ôsaka son dernier voyage. Entre-temps, des amitiés nouvelles servent de relais. On contemple ensemble la lune d'été ; on s'exerce à composer « des chaînes » de *haïku*, exercice en vogue à une époque où la poésie était à la fois un mode de vie et un jeu de société, tandis qu'elle n'est plus maintenant ni l'un ni l'autre. On se sépare avec effort « comme si l'on arrachait les deux valves de l'habitat d'un mollusque ». C'est l'amitié, et non l'amour, qui inspire la grande poésie de l'Extrême-Orient. Ce corps aux « cent os et aux neuf ouvertures », cette âme sentie comme un haillon qui flotte au vent fraternisent en route avec d'autres corps, avec d'autres haillons. Ce « vieux sac de voyage usé » s'entrecogne à d'autres vieux sacs au hasard des chemins.

Un ami japonais m'a guidée, dans une banlieue de Kyôto relativement épargnée par les promoteurs, vers ce qui fut l'une des dernières étapes du poète. Sa cabane, à Edo, avait été incendiée de son vivant – les incendies étaient un mal endémique à Edo comme à Constantinople ; ses disciples la

reconstruisirent quasi à la même place, mais cabane et jardin ont disparu dans le foisonnement énorme du Tôkyô moderne. À Kyôto, la maisonnette d'un ami qui l'hébergea vers la fin de sa vie : Rakushisha, « la maison des *kaki* tombés à terre », subsiste au contraire grâce aux dons de quelques lettrés qui pourvoient à son entretien.

Coquille à demi éclatée, cette maisonnette fait penser à la légère dépouille d'une cigale. Bashô lui-même l'a décrite dans la saison des pluies : « La retraite de mon disciple Kyo-raï⁸ se trouve parmi les bosquets de bambous de Shima Saga, non loin du mont Arashi et de la rivière Ôi. Feutré de silence, c'est un lieu idéal pour la méditation. Mon ami Kyo-raï est si indolent qu'il laisse les hautes herbes couvrir ses fenêtres et les branches chargées de *kaki* peser sur son toit. Les trous dans la couverture de chaume sont nombreux, et les pluies de mai moisissent les nattes au point qu'on ne sait trop où se coucher... » Le mont Arashi est toujours là, et toujours là aussi les beaux bambous plus droits et plus fiers au Japon, semble-t-il, que partout ailleurs. À côté de la porte, on a suspendu à un clou un grand chapeau rond de pèlerin. À l'intérieur, si on peut parler d'intérieur dans un lieu si ouvert aux intempéries, abri plutôt que demeure, le maigre mobilier de nattes et d'ustensiles doit ressembler à celui dont se servaient le poète et son ami. Un brasero enfoncé dans le sol, qui aujourd'hui ne contient que des cendres, a dû répandre un peu de sa chaleur avare. Quand on lit Bashô, on est frappé de voir combien les saisons, si attentivement suivies dans leur cycle, sont ressenties par les inconvéniens et les malaises qu'elles apportent autant que par l'extase des yeux et de l'esprit que dispense leur beauté. L'été, la saison chaude et moite, est accompagné par les hordes de moustiques et l'humidité pourrit tout, mais c'est surtout au froid de l'hiver que Bashô semble sensible. Durant les longues

MARGUERITE YOURCENAR

Le tour de la prison

De tous les héros qu'elle a fait revivre, ou inventés, Marguerite Yourcenar n'a si tendrement et profondément parlé que du prêtre errant du XVII^e siècle japonais, Bashô. C'est le premier texte du recueil qu'elle intitule *Le tour de la prison*, livre dont la lecture laisse mélancolique, parce qu'il n'a pu être achevé. De tant de voyages, voilà des bribes, parfois saisissantes (la traversée d'est en ouest du continent américain vers l'Alaska puis vers San Francisco), mais le centre du livre est le Japon, et dans le Japon même le théâtre traditionnel, avec pour héros Mishima, et sa mort plus importante, tenant plus de place, que son œuvre. Ce qui dans l'autre monde, s'il existe, doit enchanter Mishima. La passion que Marguerite Yourcenar apporte au spectacle du kabuki, le respect et l'intérêt passionné que lui inspirent les acteurs, avec lesquels elle parle de leurs costumes féminins et de leur maquillage, ont la fraîcheur miraculeuse des découvertes, une incroyable faculté de s'émerveiller, pas encore épuisée, jamais épuisée.

Si bien que pour elle, on comprend que les dernières années de sa vie ont été éclairées par un monde tout neuf, et par le choc bienfaisant d'une culture radicalement étrangère. Après tant d'années d'enfermement, le grand large, le total dépaysement.



9 782070 722044



91-II A 72204

ISBN 2-07-072204-X

85 FF tc

Extrait de la publication